

# PRÉAMBULE

*Tocqueville au pays du management*, un point de vue osé et ambitieux développé par Romain Laufer dans la nouvelle collection des Éditions EMS : « Les Grands auteurs francophones ». Laufer développe une perspective tocquevillienne pour expliquer les sciences de gestion et du management. Cet ouvrage s'adresse aux managers experts-praticiens, aux enseignants-chercheurs spécialistes des sciences de gestion et du management mais aussi aux néophytes. Un des points abordés dans cet ouvrage est l'émergence des sciences de gestion, le débat est posé très vite : « l'intendance suivra ! », devise attribuée au général de Gaulle. L'intendance correspond à l'organisation des ressources, aux fonctions supports. Or très vite, dans le nouveau monde d'après-guerre et l'émergence des organisations complexes et de grande taille, en France représentées par les grandes et emblématiques entreprises publiques il apparaît un manque entre le droit, l'économie, la sociologie et peut-être aussi la psychologie et l'histoire. Ce manque est comblé aux États-Unis par le « *management science* », science enseignée au sein de « *business schools* » qui pratiquent aussi la « *business administration* ». Les sciences de gestion auraient pu s'appeler sciences des organisations, leur objet d'étude de prédilection. Les fonctions de l'organisation sont étudiées en complément de différents niveaux d'analyse (le manager, le collaborateur, le centre de responsabilité, le dispositif, l'outil, etc.).

Revendiquer la langue française comme langue du management et des sciences de gestion, n'est dès lors pas chose facile. La difficulté est inscrite dans l'ADN de cette terminologie compliquée et finalement peu explicite hors du domaine académique. Les collègues connaissent bien cette difficulté mais revendiquent leur appartenance à la section du CNU06. Dans cet ouvrage on apprend que les sciences de gestion ont émergé en France en 1968 par la volonté des pouvoirs publics de l'époque. Romain Laufer rappelle que *L'Express* publiait le 23 septembre 1968 : « L'Université du tertiaire » : « *Les bâtiments désaffectés de l'Otan, à la Porte Dauphine, vont servir de cadre à l'expérience la plus révolutionnaire tentée jusqu'ici dans l'Université. 4500 bacheliers vont, dès la rentrée s'initier dans cet établissement qui sera réservé à l'enseignement supérieur, aux sciences des organisations. Ils s'y prépareront à des carrières aussi bien dans les collectivités publiques que dans les entreprises* ». Les sciences de gestion, révolutionnaires et résolument modernes, émergent pour pallier les faiblesses organisationnelles des grandes entreprises françaises et leur faire rattraper leur retard face à leurs homologues américaines. Dorénavant l'histoire de cette discipline révolutionnaire et moderne est passée de « l'intendance suivra » à « l'intendance précède ». En effet, quel manager, analyste peut nier l'impact de la compétence managériale portée par l'enseignement et la recherche délivrés en sciences de gestion. L'avantage compétitif émane alors d'une amélioration de la productivité, de l'analyse de la qualité des processus, du bien-être au travail et de la motivation des salariés, de la valorisation du travail, de la gestion de projets, d'une meilleure gestion de l'information ou encore de la logistique sans évoquer une estimation plus pertinente de la performance. L'apport des sciences de gestion est souvent mal estimé et ainsi malheureusement sous-estimé. En outre l'Observatoire des Formations de la FNEGE en 2015 a fait valoir que 18,4 % des étudiants formés en France suivaient un cursus avec une majeure en sciences de gestion (hors parcours d'économie avec option gestion) et le taux d'insertion professionnel est supérieur comparativement à

d'autres disciplines de sciences humaines selon une étude du MESRI (2014-2015)<sup>1</sup>.

Cet ouvrage par le parcours de Tocqueville au pays du management, ouvre des perspectives de compréhension de notre discipline et contribue à la légitimer. Merci Professeur Laufer !

Denis DARPY, Jean-Philippe DENIS et Aude DEVILLE  
Directeurs de collection

---

1 A. Lièvre, « Les étudiants en économie, gestion et AES à l'université en 2014/2015 », *Note d'Information enseignement supérieur et recherche*, n°16.02, MENESR DGESIP-DGRI-SCSESR-SIES, avril 2015.



# AVANT-PROPOS

*« Mal nommer un objet  
c'est ajouter au malheur du monde »*

Albert Camus

« Sur une philosophie de l'expression », *Poésie* 44

Que la montée du pragmatisme soit un des phénomènes majeurs de la société contemporaine on l'accordera facilement, que la place donnée au management dans la vie sociale à l'Est comme à l'Ouest en soit une des manifestations les plus caractéristiques on le concédera également sans peine, mais que l'on s'avise de soutenir que l'étude du management est la clé de la compréhension du monde moderne et l'on verra bientôt des réticences sinon des résistances se faire jour.

La façon la plus courante d'exprimer cette gêne consiste à s'en prendre au mot même de management et à son origine anglo-saxonne. Pourquoi dira-t-on ne pas recourir à des mots moins inutilement exotiques tels que gestion et administration ?

Certes « management » a été accueilli par l'Académie dans son dictionnaire, mais trop récemment pour pouvoir être l'objet d'un usage autre que technique. C'est en quelque sorte un émigré de la première génération. Il ne saurait témoigner

encore pour les valeurs de sa nouvelle nation d'adoption. Il lui manque la patine de l'usage qui seule le fondra dans la société de mots qui vient de l'accueillir. Du reste, les dictionnaires ne prennent-ils pas le soin de vous le signaler par la discrète mention « anglicisme ».

Et ne montrent-ils pas aussi par leur opposition à un usage trop général du mot « management » par la lenteur avec laquelle ils ont admis les adjectifs correspondants d'abord sous la forme « managériel » et, en 1989 seulement, sous la forme directement inspirée de l'anglais, « *managerial* ».

Si le dictionnaire représente la langue d'un pays et si la langue d'un pays exprime son génie, on ne saurait rester indifférent à sa législation. Encore faut-il savoir comment l'interpréter. Les uns soucieux d'utilité pratique ne retiendront que l'autorisation accordée à l'usage des milieux professionnels. Les autres, soucieux d'inscrire leur dire et leurs récits dans la tradition culturelle et intellectuelle de la France, ne retiendront que la difficulté avec laquelle la langue française semble admettre officiellement ces nouveaux vocables, gêne qui s'exprime encore dans l'interdit maintenu par l'Académie contre l'usage de « marketing », anglicisme qui désigne une part non négligeable du management. En conséquence ils utilisent les synonymes que sont les mots gestion ou administration.

Reste une troisième voie, celle qui consiste à considérer la réticence du dictionnaire vis-à-vis du vocabulaire du management, comme un signe qu'il s'agit d'interpréter, signe d'une résistance de la culture française à l'apparition d'une forme de pragmatisme que l'on s'accordait à considérer jusque-là comme caractéristique du monde anglo-saxon, pragmatisme dont les mots gestion ou administration ne peuvent suffisamment rendre compte.

Tout ceci n'aurait guère d'importance si l'évitement de ce débat n'empêchait de prendre la mesure d'un phénomène qui affecte désormais de façon majeure la vie économique, sociale, politique et culturelle des sociétés contemporaines,

phénomène dont on peut dire que le mot management est le nom.

C'est dans l'œuvre d'Alexis de Tocqueville que nous chercherons les moyens de dépasser ces polémiques. En effet elle se relie à la question du management d'au moins quatre façons :

La plus évidente est la façon dont la question du management en France pose d'emblée celle du lien entre la France et les États-Unis dont Tocqueville a traité dans *De la démocratie en Amérique*.

La seconde est la façon dont l'irruption du management peut être associée à la question de la révolution, en l'occurrence celle de 1968, Michel Debré signant le décret créant la Fondation Nationale pour l'Enseignement de la Gestion (F.N.E.G.E.), juste avant les événements de Mai, Edgar Faure proposant la création de la première Université vouée à l'enseignement de la gestion – Paris-Dauphine – juste après. Or les événements de Mai 68 en France portent la trace du souvenir du passage de *L'Ancien Régime à la Révolution*, qui est le thème et le titre de l'autre œuvre majeure de Tocqueville.

La troisième est liée à la place centrale, et paradoxalement souvent sous-estimée, occupée par la notion d'administration dans la vie de Tocqueville (son père était préfet, il devint magistrat, c'est une mission portant sur la comparaison des administrations pénitentiaires américaine et française qui fut l'occasion de son voyage aux États-Unis, il fut aussi un maire soucieux de la bonne administration de sa commune) et dans son œuvre, qu'il s'agisse de son analyse détaillée de l'administration de la Nouvelle-Angleterre, dans *De la démocratie en Amérique* ou de la thèse principale de *L'Ancien Régime et la Révolution*, à savoir l'importance du rôle joué par la continuité administrative dans le passage entre l'Ancien Régime et le nouveau.

La quatrième, qui n'est pas la moins précieuse, réside dans la façon dont il met la question des institutions au centre de

son analyse des sociétés, de la démocratie américaine et de la Révolution française.

Centré sur la confrontation France-États-Unis, l'ouvrage est consacré à une approche toquevillienne de l'émergence du management moderne tant aux États-Unis qu'en France.